

Art-actualité

Volume 20, Number 80, Fall 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55082ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1975). Art-actualité. *Vie des arts*, 20(80), 73–77.

Le cadre ultramoderne de Brasília, ville cent pour cent artificielle, a éveillé en lui, par une sorte d'antinomie du reste bien compréhensible, le goût des vieux objets morts. L'irruption de ce romantisme, ses affinités avec ce qui a été manufacturé, consommé, détruit ou semi-détruit, ont fait de lui un poète de la dépense somptuaire, un cas marginal sur la scène de l'art brésilien contemporain.

Dans ses tiroirs, chez des amis, dans la rue, au bureau, bref, partout, Frank da Costa a entrepris une véritable *chasse* d'archéologue urbain, en récupérant un tas d'objets *toutus* pour les juxtaposer en des assemblages qui matérialisent toute une mythologie, dont il est difficile de préciser si elle est personnelle ou collective.

A propos de son travail, on a parlé de pop art, nouveau réalisme, d'art pauvre. Mais si, par l'aspect formel et technique, il se rapproche de ces courants archiconsacrés, il n'est pas dans la même lignée spirituelle. Chez Frank da Costa, il s'agit plutôt d'une nostalgie archaïque du Paradis perdu, comme le laisse transparaître, dans ses assemblages, la dualité d'opposition réalité/mythe (objet mécanique/image imaginaire).

Dans ses travaux, marqués par une poétique *kitsch* et d'une apparente naïveté, il faut voir une volonté de signifier. Les divers éléments pseudo-mécaniques, articulés et recouverts de couleurs vives, font naître le répertoire mécanomorphe de base: oiseaux, poissons et autres espèces, jouent l'ambiguïté. Cela se produit également dans les compositions plus abstraites: les couleurs cachent et mettent en même temps en évidence l'organicité spécifique des matériaux, à partir desquels l'artiste idéalise sa forme ou vice-versa. La réalité, dans ces assemblages, renvoie au rêve et celui-ci à la réalité, jeu subtil et satirique, tremplin visuel-psychologique, qui n'obéit à priori — d'après l'artiste — à aucun désir de critique sociale: le sens de la révolte, de la dénonciation individuelle reste étranger à ses motivations profondes. Ce présupposé latent serait-il alors d'origine accidentelle? N'oublions pas, cependant, le rôle de l'inconscient (dont nous a parlé Freud), que le psychique libère et qui vient se manifester dans la création.

Gilberto CAVALCANTI



GRANDES FEMMES, PETITS FORMATS

Iris Clert, ce personnage grec terrible, hors série dans l'univers artistique parisien, a toujours des idées. Des idées folles, tout à fait en harmonie avec sa force créatrice, dotée d'humour et d'une intelligence pétillante. Depuis plus de trois ans, Iris roule sans cesse un peu partout, dans Paris et sur les routes de France et de l'Europe, avec un beau camion plein d'œuvres d'art qui s'égare, entre un voyage et un autre, à l'entrée du Musée d'Art Moderne. «L'idée de mon camion-galerie, que j'ai baptisé Strandart, dit-elle, est née du fait que les gens qui venaient dans ma galerie du faubourg Saint-Honoré (aujourd'hui, au premier étage de son domicile, 3, rue Duphot) étaient toujours les mêmes. Il fallait donc toucher un public différent, l'homme de la rue, pour le renseigner sur ce qu'on fait en art de nos jours. D'autre part, à bord de mon Strandart, je peux, en répondant à un coup de fil d'ici et de là, me déplacer avec mes tableaux et mes sculptures, aller rencontrer l'industriel ou le banquier intéressé.» L'idée n'est donc pas si folle, et Iris ne l'a pas eu pour rien.

L'été dernier, toujours en train d'inventer, d'animer (une de ses dernières créations, c'est le People's Republic of Alburria, pays socialiste et imaginaire pour lequel elle a fait imprimer des prospectus touristiques détaillés et dont elle se dit consul général, en France), Iris a eu l'idée d'inviter quatre-vingt-dix-neuf femmes artistes (la centième étant elle-même) et d'exposer une série de leurs œuvres de petites dimensions. Des femmes très connues ainsi que des femmes méconnues. De toute façon, Iris s'en moque, car comme elle dit dans l'introduction du catalogue en petit format: «... comme je n'ai pas de principe, et comme j'ai trouvé quatre-vingt-dix-neuf femmes que j'aime bien, il m'a paru intéressant de les voir exposer ensemble», tout en priant le public, bien entendu, de ne pas voir, ni chercher, dans ce geste spontané, «paternalisme, sexisme ou problèmes», d'autant qu'Iris, dans le texte, s'avoue plutôt mysogyne et ajoute: «Les femmes qui se prennent pour des Femmes m'embêtent».

On n'a donc pas cherché ni, non plus, vu de tout cela, mais plutôt des œuvres de petit format, pour la plupart d'une finesse poétique, d'une force, d'un charme et d'une discrétion propres à détruire tous les vieux préjugés antiféministes. Le jour du vernissage, le premier étage de Christoffe (12, rue Royale), où a eu lieu l'événement, a presque fait explosion, tant la foule était grande.

Encore une fois, Iris a secoué le milieu et s'est pas mal amusée. En ce moment, elle est en Grèce. Elle reviendra sûrement avec la tête pleine d'autres de ses folies lucides qui stimulent le tout Paris artistique. En attendant, le critique du *Monde*, André Fermigier, suggère à notre Iris de «louer une usine désaffectée et d'y présenter une exposition qui s'intitulerait: *Grands formats, petits hommes*. N'est-ce-pas que cela serait bien drôle?

G.C.

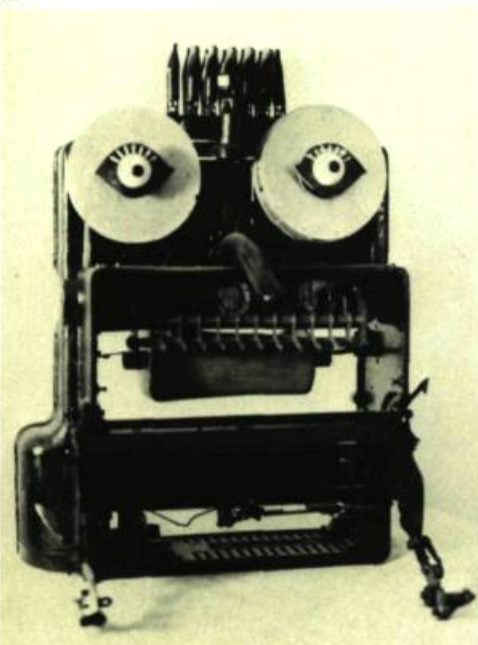
ICI RADIO-CANADA

Les arts à Radio-Canada. (Aux habitués des réseaux FM et AM, prière de s'abstenir.)

Vous êtes peintre et sculpteur. Depuis dix années maintenant, vous faites carrière dans la métropole canadienne; vos œuvres y sont commentées, reconnues puis, de plus en plus souvent, acquises, tantôt par des connaisseurs, tantôt même par des néophytes... Vous pouvez d'ores et déjà travailler en paix, assuré que vous êtes d'une certaine sécurité matérielle. Mais savez-vous bien que sans la radio de Radio-Canada vous seriez peut-être encore un illustre inconnu dont personne ne parlerait, un artiste mésestimé de toute façon, apprécié seulement par quelques rares initiés? Savez-vous encore que, grâce à la radio d'État, une grande partie des artistes et des artisans du monde entier ont la chance d'être découverts par un public chaque jour plus vaste, plus au fait aussi des travaux des maîtres et des débutants? Savez-vous enfin que la Société Radio-Canada possède au pays la seule radio consacrant un aussi grand nombre d'heures par semaine à l'Art sous toutes ses formes, à l'Art au sens le plus large du mot? Côté arts plastiques, en particulier, des émissions radiophoniques, quotidiennes et hebdomadaires, sont là pour le prouver.

Du lundi au vendredi, à midi vingt, Jean Sarazin et Nicole Bisailon animent au réseau AM le *Carnet des Arts*. Présenté à la manière d'une chronique, cette série nous livre chaque semaine des renseignements indispensables et des interviews fort intéressantes sur diverses activités artistiques de Montréal et de l'étranger. Ainsi, à la mi-juin notamment, on nous proposait trois expositions importantes: à la Galerie Nationale d'Ottawa, l'Exposition Donald Judd; à New-York, l'ouverture du Pavillon Lehman; à Paris, l'Exposition de l'artiste autrichien Hundertwasser.

Le mardi, à 20 heures, le réseau FM met à l'horaire une émission intitulée *l'Art aujourd'hui*. Réalisée au Canada ou en Europe, cette série s'est donné pour but de présenter divers aspects de l'art au XXe siècle, de ses développements, de ses difficultés, qu'il s'agisse de peinture, de sculpture, d'architecture, d'artisanat ou encore, bien sûr, de musique. Parmi



les thèmes qui ont été développés à l'Art aujourd'hui et dont les sujets nous intéressent particulièrement ici, mentionnons: *Le Métier d'art, aujourd'hui*; *Peintres canadiens actuels*; *Guido Molinari et l'art aujourd'hui*; *La Maison du Canada à Londres*; *Pierre Heyvaert aujourd'hui* (ce sculpteur canadien d'origine belge est décédé à Montréal, le 4 février 1974); *Le Surréalisme aujourd'hui*; *L'Avenir des musées*; *Les Arts seraient-ils les baromètres d'une crise de valeurs? L'Art et les médias*; *Colloque sur l'Architecture*, et combien d'autres encore. Selon les cas, artistes, poètes, écrivains, architectes, critiques d'art, sociologues, conseillers artistiques et culturels, propriétaires de galeries, pour ne nommer que ces personnes, viennent donner leur point de vue à ces émissions des plus enrichissantes.

Le mardi, à 21 heures, toujours au réseau FM, la série *Documents* rend hommage à de nombreuses personnalités d'hier et d'aujourd'hui: peintres, artistes, urbanistes, écrivains, savants ou philosophes. Cette émission, qui souligne parfois un anniversaire, aborde aussi des sujets d'intérêt général comme la vie des villes dans le monde, les mouvements d'idées, les écoles de pensée... Rembrandt, Marc Chagall, Salvador Dalí furent, entre autres grands peintres, les vedettes de cette populaire heure hebdomadaire.

Finalement, le dimanche, à 11 heures, la série *Entretiens* diffuse, avec des animateurs chevronnés comme Martine de Barys, Pierre Jeancard, Robert Marteau et quelques autres, des entrevues de créateurs d'aujourd'hui, et ce dans tous les domaines. A travers ces rencontres, par exemple, le grand couturier, l'architecte célèbre, le coiffeur, l'artiste en maquillage, nous parlent sans détour de ce qui leur tient à cœur. Au cours des derniers mois, *Entretiens* nous a fait entendre Camille Bourniquel: *Un écrivain et les autres arts*; Olivier Échaudemaison, styliste-visagiste: *Le maquillage à travers les âges*; Alfred Manessier, peintre et dessinateur: *L'Art sacré*; Jean-Claude Marsan, professeur à la faculté d'Aménagement de l'Université de Montréal: *Montréal et l'aménagement*; Alexandre, coiffeur renommé: *La Coiffure à travers les âges*.

Comme nous sommes à même de le constater, tous les artistes et artisans, petits ou grands, débutants ou reconnus, trouvent leur place aux émissions de la radio d'État. Ils peuvent ainsi, et très rapidement, rejoindre un large auditoire qui, demain, ira les applaudir et les encourager grâce aux réseaux FM et AM de Radio-Canada!

Vous êtes peintre et sculpteur. Depuis dix années maintenant, vous faites carrière dans la métropole canadienne. Rappelez-vous un instants vos débuts...

Charlotte FERLAND

ÉLOGE DU SNOBISME

Il paraît donc qu'il est encore de bon ton de regarder de travers ce que le 19e siècle a produit en fait d'architecture domiciliaire, commerciale ou religieuse. A la confrontation, cependant, de ce qui se bâtit actuellement, d'aucuns semblent se raviser et reviser des jugements tout faits qu'on professait au hasard et qui donnaient des airs de *connoisseurs*.

A mesure que les gratte-ciel s'empilent à Montréal et que la ville, en grand danger d'une congestion des artères qui la desservent, s'encombre d'agglomérations de cubes et de terrasses de béton, les quelques restes d'une

architecture aux allures classiques ou baroques, palladiennes ou néo-gothiques, font montre d'un humanisme beaucoup plus amène, de raison plus valable qui nous étonne; cette dernière tient le coup devant les réalisations souvent monstrueuses de la technique qui prend le pas sur le génie, du procédé qui l'emporte sur l'art.

Les photos qu'on nous montre avec orgueil du nouveau campus de l'UQAM, d'où émerge la fine fleur de la tour de l'église Saint-Jacques et le pignon de son transept sud sont l'occasion d'un affrontement où, de toute évidence, l'ancien, par la grâce et le dynamisme de ses lignes, l'emporte sur le nouveau, en contraste avec le parti pris de ne point tenir compte de l'environnement. L'on se demande, perplexé, où loge la beauté ou plutôt la logique dans cet entassement de pâtés de maisons, quand aucune échelle commune ne semble relier les parties au tout, quand, en outre, ne ressort le moindre arrangement plastique qui eût résolu de façon plus heureuse le problème d'implantation de ce complexe.

Le désir de voir disparaître ce qui reste d'un passé affreusement mutilé serait, à mon avis, et n'en déplaise à mon ami, M. Jules Bazin, une «mauvaise plaisanterie».

Wilfrid CORBEIL, c.s.v.

LES QUARTIERS POPULAIRES

Comme présentation estivale, le Musée McCord de Montréal exposait quelque 70 photos de Roger Charbonneau, membre des Ateliers d'Animation Photographique du Québec. Cette exposition, intitulée *Photographies sur les quartiers populaires*, est un émouvant et humoristique témoignage sur le vif de l'atmosphère du centre-sud de Montréal.

Ce jeune photographe ne propose pas une contestation proprement dite mais plutôt sa volonté d'être témoin de la simplicité de la vie quotidienne. Par une multitude de détails, ni voulus ni cherchés mais présents par eux-mêmes, il impose une poésie tirée d'une ambian-

14. Roger CHARBONNEAU
Les Quartiers populaires.
Montréal, Musée McCord.



ce populaire où, malgré la tristesse des lieux, perce toujours une note d'espoir. C'est un sourire en quelque sorte qu'il nous offre, mais avec un certain sens du tragique dans les personnages et dans l'environnement: en somme, une recherche plus humaine que philosophique.

En pénétrant dans son quartier, car c'est bien du sien qu'il s'agit, Roger Charbonneau n'agit donc pas en étranger. D'une famille à une autre, d'un jeu d'enfants à une cérémonie de première communion, d'un taudis à une bicyclette abandonnée, il nous promène aussi bien dans les foyers que dans les arrière-cours sans complaisance comme sans amertume.

«Mon document n'est pas une étude systématique d'un milieu mais plutôt une façon de percevoir un monde que j'habite...», affirme-t-il, en préface de son exposition. Il complète d'ailleurs fort bien sa pensée en présentant chacun des thèmes dans un même cadre ou dans une série de tableaux, presque à la façon d'une bande illustrée. A chacun d'entre nous d'en tirer la leçon.

Jacques de ROUSSAN

LA TEMPÉRATURE DU MARCHÉ DES ARTS — LA VENTE CHRISTIE, A MONTRÉAL

Les faits saillants de la vente Christie, le 8 mai 1975, au Ritz Carlton: fermé des prix de vente des peintures du Groupe des Sept, fortes adjudications pour les gravures esquimaudes, tendances accentuées vers l'art contemporain. D'autre part, la cote des classiques du paysage se porte bien (Pilot, Fortin, Masson, etc.). Le prix le plus élevé (\$18,000) a été payé pour un tableau de David Brown Milne (1882-1953), *Paysage de neige*, (16 pces x 20).

Par contre, on semble noter un certain fléchissement dans la cote de Krieghoff: *La Traversée du Saint-Laurent par la Poste Royale, l'hiver, à Québec*, (9 x 13), \$10,000; *Le Chasseur dans la tempête* (12½ x 10¼), \$3600.

Les Goodridge Roberts trouvent des acquéreurs fidèles: *Le Ruisseau d'été* (25 x 32), \$5500; *Fleurs orangés dans un pot blanc*, (16 x 12¼), \$2800; *Nature morte avec plante et fruits*, (16½ x 21), \$2200.

Un très beau Cullen, (20½ x 28), fortement impressionniste, s'est vendu à un prix fort raisonnable: \$3200. Un Dumouchel, une de ses rares toiles disponibles, (61 x 63), \$4500. Un seul Lionel Lemoine FitzGerald, *Rivière aux pentes boisées* (1919), (25 x 31), figurait dans la vente et se vendit à un prix intéressant: \$4200.

La hausse étonnante des œuvres d'art esquimaudes demeure le fait marquant de la vente. Une gravure de Kenojuak, de Cape Dorset, 1962, (24½ x 32), a été vendue \$3800, ce qui paraît pour le moins élevé. Et pourtant, c'est la tendance du marché puisque une autre gravure de Cape Dorset, de 1959, d'Oshawee-tuk, *Quatre bœufs musqués*, (10½ x 20½), est montée jusqu'à \$3600.

Dans le même esprit, une tapisserie avec appliqués et broderies de Oonark, de Baker Lake, v. 1965, s'est vendue \$800; la sculpture en pierre et ivoire de Newquillak, de Lake Harbour, 1966, haute de 16 pces., \$3000. Par contre, celle d'un sculpteur inconnu de Port Harrison (10½ x 12½ x 7), à \$4000, ce qui semble un prix un peu élevé.

En résumé, la cote des œuvres esquimaudes des années 60 monte en flèche. Et c'est un des phénomènes intéressants de l'heure actuelle. On doit donc éviter la note pessimiste quand on parle du marché montréalais. Ce jour-là, 163 œuvres d'art ont rapporté \$193.000.

A.P.

L'ART ET LE SACRÉ, A L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

Aussi paradoxal que cela puisse paraître dans un monde dit désacralisé, le Service d'Animation Communautaire, en collaboration avec le Département des Sciences Religieuses de l'Université d'Ottawa, présentait au public, du 2 au 10 mars dernier, un festival d'une étonnante diversité sur le thème *L'Art et le Sacré*.

Conférences, expositions, concerts, films, ateliers de discussion s'y sont déroulés à un rythme étourdissant pour certains, tant en raison de la variété encyclopédique des sujets abordés que du style même de certains invités. En effet, sur la tribune, se sont succédés, tout au cours de la semaine, entre autres: l'anthropologue M.-F. Guédon (*La Définition du sacré chez les Indiens du Nord-ouest*), le poète Claude Péloquin (*Le Sacré de la vie et la désacralisation de la mort*), le peintre Jack Shadbolt (*Some Personal Reflections about Content in Contemporary Art*), le tisserand Jacques Plasse Le Caisne, qui a œuvré avec Manessier, Rouault, Zack et Villon, le philosophe Louis Dupré (*The Religious Crisis of our Culture*), l'humaniste français Jean Onimus (*Le Retour du sacré dans l'art actuel*) et le collectionneur et critique George Swinton (*The Bear and the Skeleton: Survival of Sacred Form in Secular Art*).

Souvent, en même temps, ou à d'autres heures du jour ou de la nuit, dans d'autres lieux du campus universitaire, prenaient place, par exemple, un atelier de discussion sur la théologie du cinéaste Bergman, un concert par les chœurs et l'orchestre de l'Université (Messe du couronnement, de Mozart), une Nuit Fellini, une Christophanie ou une audition musicale critique sur la musique et la religion en Islam.

Au cœur du campus, sous bonne garde, divers objets d'art prêtés par le Musée National de l'Homme ou provenant de collections particulières, évoquaient diverses mythologies: africaine, amérindienne, esquimaude. Soulignons, outre certains masques hallucinants, une série

de dessins remarquables d'artistes esquimaux tirés de la collection personnelle de George Swinton.

Exposition Manessier-Plasse Le Caisne.

Dans le cadre de ce même festival, grâce à la collaboration du Centre National des Arts et de l'Ambassade de France, douze immenses tapisseries de Manessier ont pu être présentées en grande première au public de la capitale. Il s'agit d'une suite d'œuvres illustrant les *Cantiques spirituels* de saint Jean de la Croix, que le peintre Alfred Manessier avait d'abord conçues, en 1959, sous forme de lithographies reliées pour une société française de bibliophiles, puis recréées, en 1970, avec la collaboration de l'atelier de Plasse Le Caisne. Ces douze tapisseries (3 m. x 2 m. 50 chacune), qui ont été exposées au Musée d'Art Moderne de Paris en 1971-1972, sont, tant en raison de l'inspiration première que du lyrisme propre à ce peintre, d'une bouleversante puissance évocatrice. On y retrouve à la fois la construction plastique rigoureuse propre à cette période du peintre et, déjà, la plus puissante poésie de tons, surtout des bleus, des mauves et des oranges, cernés de noirs. A travers les magies de la vision, tout le chant de l'homme. Le salon du Centre National des Arts, où ces tapisseries étaient judicieusement exposées, s'était soudain transformé en un haut lieu sacré. Le choix de cet endroit a permis à plus de 50.000 personnes, amateurs de spectacles ou voyageurs attardés, de se laisser ainsi dérouter par une des Voix du silence.

Norman PAGÉ

L'ASSOCIATION DES MUSÉES CANADIENS

A la réunion annuelle de l'Association des Musées Canadiens, qui s'est tenue à Winnipeg, du 27 au 30 mai dernier, hormis les discussions techniques entre spécialistes, deux questions, l'une politique, l'autre esthétique, ouvraient un domaine de spéculations extrêmement intéressantes. Si les deux questions posées n'appelaient pas de réponse immédiate de la part des spécialistes des musées, c'est qu'elles débordaient le champ de la pratique, jetant peut-être les bases d'une nouvelle relation de l'art avec son public, par le biais des musées. Diffusion? Régionalisme? Ces notions sont ambiguës, et il n'est pas facile de déterminer précisément le contenu qu'elles recouvrent. Même si leur abord premier laisse entendre la situation spécifique des problèmes de l'art au Canada, toute discussion peut démarrer sur un malentendu, selon, non pas seulement ce que l'orateur entend dire, mais surtout selon ce que son auditoire aura bien, ou mal, entendu. L'auditoire auquel s'adressait M. Pierre Pronovost, secrétaire du Comité consultatif des Musées Nationaux, était composé de représentants des quelques musées des grands centres urbains et, semble-t-il, de nombreux musées d'intérêt local ou régional, disséminés dans chacune des provinces.

La recherche d'une nouvelle politique des Musées Nationaux, en consultation avec les musées, tient au désir bien légitime de rendre accessible à tous les Canadiens les ressources culturelles mises à leur disposition par les musées. La direction qui semblait s'amorcer et qui tendrait, dans l'optique déjà définie de démocratisation et de décentralisation, à aider les petits musées locaux ou régionaux grâce à des fonds supplémentaires pour la conservation et l'animation, peut sembler judicieuse, dans la perspective d'un appui continu et d'un

équilibre soutenu entre les programmes de ces musées et les ressources humaines du lieu. Cependant, une certaine inquiétude peut se manifester: dans un pays urbanisé en majorité et où les grands centres urbains doivent pouvoir utiliser avec la même continuité les services des musées, comment disperser les ressources au point de risquer d'agir proportionnellement, au détriment des grands et des moyens musées? La solution de la décentralisation vers les zones rurales ou moins urbanisées ne serait-elle pas plutôt d'amplifier les programmes de diffusion à partir des grands musées; programmes qui agiraient évidemment en étroite collaboration avec les centres récepteurs et leur offriraient ainsi un bien plus grande diversité de choix d'expositions; montées et diffusées par des experts, quand les ressources locales, tant au point de vue des collections qu'à celui des moyens professionnels, sont nécessairement limitées à l'intérêt local ou régional.

L'une des expériences les plus intéressantes dans ce domaine, qui respecte le milieu auquel elle s'adresse et en même temps crée une stimulation, est celle qui est conduite, depuis un an environ, par le Musée de Vancouver: 250.000 visiteurs de Colombie britannique, sur tout le territoire de cette province, ont visité les expositions, accompagnés par de jeunes animateurs qui conduisent les camionnettes, déballetent et installent les objets d'art, les commentent, établissent des relations avec les autorités scolaires, diffusent l'information à la télévision et à la radio locales, bref, accomplissent un travail de *missionnaires* extrêmement vivant et efficace, car le contact humain et pédagogique entre public et spécialistes est une donnée importante du succès de ce genre de programme. Si l'expérience pouvait être tentée au Québec, elle obtiendrait certainement un succès immense, d'autant que les locaux des nombreuses polyvalentes et des cegeps régionaux ainsi que les centres culturels disséminés sur tout le territoire de la province pourraient ouvrir leur porte à ces projets. Une autre solution intéressante, pratiquée dans les régions de la Prairie, du Nord-ouest de l'Ontario et en Saskatchewan, est l'utilisation d'un train, dont les wagons sont de véritables salles d'exposition aménagées en permanence.

Le mérite de ces programmes est de permettre à toute la population de prendre connaissance des phénomènes culturels d'autres régions, d'autres pays et d'autres siècles, au lieu de courir le risque d'une survalorisation d'un contexte qui n'est pas toujours suffisant, même s'il est nécessaire comme première étape d'identification.

La notion de régionalisme est, elle aussi, une notion à réévaluer, à définir, et les percutantes définitions du brillant directeur de la revue new yorkaise *Artforum*, John Coplans, offraient des éléments de définition qui laissaient, là aussi, la question ouverte, même si les sensibilités quelque peu ébranlées par le ton conquis et incisif de l'orateur semblaient tendre quelquefois à la refermer. Si la notion de régionalisme est une des notions-clés de l'art canadien et de son histoire, la perspective de John Coplans se situait d'emblée dans le domaine philosophique et historique, posant le problème, universel celui-là, du provincialisme. Devenue une sorte de colonie américaine, la production artistique européenne participe du régionalisme de l'art américain. Le déplacement du grand centre de production de l'art de Paris vers New-York renverse la situation préexistante, selon laquelle l'Amérique, dans

son ensemble, était une province de l'art européen. «A work of art is a test of the nature of freedom.» La question est ouverte, car elle pose celle des liens économiques du pays producteur et de ses artistes. Selon Coplans, la question est doublement faussée au Canada, d'abord à cause de la situation de dépendance économique vis-à-vis des États-Unis, «vite commuée en dépendance culturelle».

D'autre part, l'ampleur des subventions et des bourses attribuées par l'État à l'artiste fausse, selon lui, l'intentionnalité de l'acte créateur. Cependant, il ne pose pas le problème de l'identité culturelle des œuvres faites (signes posés) par les artistes d'un milieu donné autrement qu'en référence à New-York, désignée comme nouvelle capitale de l'art. Toute originalité venant d'un milieu exogène ne sera pas perçue d'abord comme intrinsèque, mais comme conforme ou non conforme au modèle *directeur*.

Voyant dans son rôle de critique la nécessité de mesurer l'intentionnalité de l'art, il repose donc tout le problème de l'authenticité ou de la dérive par rapport au «main stream». Cela dit, *Artforum* consacra, l'an prochain, un numéro spécial à l'art canadien, et il ne fait aucun doute que la lucidité et la rigueur intellectuelle de son directeur apporteront à nos artistes des données extrêmement intéressantes. La question posée par John Coplans, comme celle de M. Pronovost, reste ouverte. Leur essence n'est peut-être pas nécessairement d'apporter des réponses immédiates mais de reposer avec plus de lucidité des problèmes qui sont de nature philosophique et politique avant d'être esthétique.

Alain PARENT

LA FOIRE AUX ARTS PLASTIQUES

Le décor: Mazamet. Une ville de France du centre-sud, au pied du Massif central: la queue des Cévennes. Une ville moyenne, vingt mille habitants. Très moyenne, diraient les mauvaises langues. Il faut les laisser dire et entrer dans Mazamet pour découvrir, l'été, — tout l'été: juillet, août et septembre — aux vitrines des magasins, des œuvres d'art: huiles, fusains, gouaches, pastels, encres, acryliques, photographies, tapisseries, sculptures de bois, de métal, de béton, bas-reliefs...

La fête? Pas encore. La foire: la foire aux arts plastiques. Le peintre du dimanche cotoyant l'artiste engagé, les fleurs à exposer dans la salle à manger familiale face aux abstractions lyriques ou pas et l'hyperéalisme de bon ou de mauvais aloi. De tout. Et le risque de déplaire. La foire. Plus d'une centaine d'exposants: des Français, bien sûr, mais aussi des artistes de Hongrie, du Japon, de Belgique, de Suisse, d'Espagne, de Pologne... Plus d'un millier d'œuvres exposées chez l'épicier, le boulanger du coin — il en reste encore là-bas —, comme dans les bâtiments publics: banques, chambre de commerce, etc. . .

La foire, mais bientôt la fête avec ses spectacles et ses démonstrations en plein air: théâtre, mime, chansons, poèmes, sculptures, poteries, totems, banderoles idéologico-politiques...

La fête, la foire reprendront l'année prochaine. Les artistes intéressés peuvent écrire à La Foire aux Arts Plastiques, Mazamet, France.

De ces mille œuvres présentées à la F.A.A.P., nous avons retenu très arbitrairement les encres d'une artiste, Anne Stéphane.

Anne Stéphane, qui est peintre et poète, et d'ailleurs autodidacte, a exposé en France, notamment à Nantes, Clermont-Ferrand, Cannes, Nice, et surtout à Mauléon. Elle a été lauréate de la Société des Amis des Arts, en 1967; et, en 1973, le Salon d'Aquitaine lui a décerné son Grand Prix International d'Art Abstrait; en 1974, elle a reçu le Prix de composition abstraite, à Cannes.

L'amorce du succès ne semble nullement avoir altéré le caractère de son art, qui suit tantôt les voies de l'huile, et tantôt de l'encre.

Anne Stéphane se tient aux confins de la Bretagne et de la Vendée, à Saint-Herblain.

LES HERBES OCCULTES D'ANNE STÉPHANE

Que signifient ces fouillis d'herbes et de brindilles, ces enchevêtrements de draperies effilochées, ces réseaux de lézardes et de brisures? Peut-être Anne Stéphane répondrait-elle tout simplement qu'il s'agit d'éloge, et d'abord d'un éloge de la forêt (et je ne vois rien, en effet, qui vaille mieux d'être célébré que les herbes et les arbres, auxquels je joindrais volontiers les haies de nos chemins) et, par delà, d'un éloge de la Bretagne, du pays des Druides, enfin du celtisme tout entier. Dirait-elle cela? Mais nous, qu'elle prend à témoin, avons bien le droit d'outrepasser ce qu'elle en pense.

Bien sûr, on évoque tout de suite des forêts (et même, des forêts enchantées) ou les merveilles recelées par les roches, les magies de la nature! Car les encres d'Anne Stéphane penchent tantôt vers le végétal, tantôt vers le minéral. Mais bientôt viennent d'autres sentiments.

En premier lieu, le sentiment de l'incontenable. Nul doute que ces images sont exactes; qu'on ne peut leur reprocher d'embellir ni d'avilir quoi que ce soit; que ce qu'elles présentent est bien tel. L'on ne voit pas du tout pourquoi elles seraient autrement; pas une liane, pas une lueur qui ne soit en place; pas un trait ni une trace à compléter ou extraire. Ces empreintes sont comme une évidence.

Aussi, le sentiment d'une grande liberté. L'on n'en finit pas d'errer dans les amas et



15. ANNE STÉPHANE
Grafitto, 1974.

les entrelacs, d'y suivre mille itinéraires inattendus au gré de l'instant, d'en parcourir à loisir les accidents et les ramifications sans fin. C'est la grande fantaisie offerte; c'est la promenade à volonté; et l'on sait qu'il n'est rien de tel que la marche pour susciter en nous la libre venue de la pensée.

D'où cette première ambiguïté: ces sortes de paysages s'imposent comme un décret et libèrent comme une anarchie, dans le même regard. Comme l'air sait imposer sa loi à l'oiseau, qu'il freine et limite, tout en lui donnant, par l'appui qu'il fournit aux ailes l'aisance infinie du vol.

Un peu plus tard, surgissent les images passagères et les métamorphoses. Parmi les futaies envahies et les profondeurs de fagots, les clairières qu'on devine et les sentes perdues où nous nous découvrons, voici que la trouée du feuillage devient un amoncellement de rocs, au premier plan; que le gouffre d'ombre tourne au pelage hirsute d'une bête tapie. Cette branche, c'était une faille, et l'on balance à voir telle empreinte en végétal ou en minéral, telle tache en bosse ou en creux.

Comme il arrive dans les incertitudes des promenades entre chien et loup — il se révèle au fait que ce sont les images prêtant le plus à ces métamorphoses qui sont les plus solides —, comme s'il s'agissait moins de la splendeur des végétations que de ce qu'elles comportent d'autre qu'elles-mêmes, dans ce bercement d'avant en arrière. Quand Anne Stéphane encra des brasiers, l'on y verra les braises frémir et, soudain, se creuser; l'on y verra l'eau couler en tous sens, et la pierraille, par derrière, se couvrir de mousses. Bref, comme si l'image était aussi le contraire d'une image: un mouvement continu, aux sens contradictoires. C'est la deuxième ambiguïté.

Il en est une troisième, que j'hésite à dire (je ne voudrais pas qu'Anne Stéphane le prit en mauvais part). L'on peut bien parler d'histoire, avec les Druides, et de préhistoire, avec les roches millénaires ou les forêts vierges; mais c'est de nos préhistoires individuelles et fondamentales que j'aurais dû parler. De nos petites nuits des temps à nous. De ces moments sans origine où notre esprit ne fait pas de différence entre le mouvement et la durée, où les choses lointaines paraissent se tenir tout contre notre front...

Je vois bien que je suis confus. Ce que je veux dire, c'est que s'il est une chose à quoi Anne Stéphane nous renvoie, c'est par exemple, à ce que nous voyons quand nous fermons les yeux, entre réveil et rêve; à ces visions où les formes sont sans forme, et pourtant nous obsèdent; à ces événements comme suspendus, et qui s'évanouissent sitôt qu'on tente de les saisir, mais nous semblent essentiels pour peu que nous nous y précions; à ce lieu particulier de notre pensée — de conscience à inconscience — où la distinction et la rationalité n'ayant plus de prise — ou pas encore — le plein et le vide font la même empreinte, l'antérieur et l'au-delà forment une même étonnante présence.

Oui, ces encres relèvent de plus profond que de nos atavismes préhistoriques, soit de l'essence même de notre esprit. Voilà donc, troisième ambiguïté, en quoi ces œuvres d'Anne Stéphane sont à proprement parler communes, tout à fait quotidiennes. Communes mais, certes, méconnues, si nous ne pouvons admettre, malgré les certitudes, de considérer que la braise et la mousse, le creux et la bosse, le tout près et le très loin peuvent être les noms divers d'événements uniques; si nous nous empressons d'oublier, sitôt que

nous l'avons reconnu, qu'une grave contradiction est constitutive de l'âme alentour de laquelle rôde notre pensée.

Ainsi peuvent se préciser le sens du décret anarchiste et des images qui n'en sont pas. Ainsi, si magie, enchantement et merveille retrouvent ici leur sens occulte², peut se

préciser le détail de cette œuvre: forêts enchantées, roches merveilleuses, herbes magiques qu'Anne nous offre à profusion.

1. Anne Stéphane, *Vingt empreintes d'encre* exposées à la *Première Foire aux Arts Plastiques*, Mazamet (Tarn).

2. «Et l'on peut donc appeler *occultes* des événements et des phénomènes dont une part, que je disais causale, reste inconnue et cachée aux seules lois de la raison, mais que l'âme subit dans leur entier.» (J. Andersen, *Traité des causes.*)

Gaspard OLGATI

Agendart

MONTRÉAL

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN, Cité du Havre.
Du 7 septembre au 12 octobre: Peinture primitive d'Haïti; 7 septembre au 5 octobre: Dessins d'Hans Hofmann; 7 septembre au 5 octobre: Consécration de la Salle Borduas; 7 septembre au 5 octobre: Courtépintes de John Baker; 9 octobre au 9 novembre: Gravures du Winnipeg Screen Shop; 19 octobre au 23 novembre: Québec 75; 27 novembre au 4 janvier: La Peinture canadienne des années 30; 27 novembre au 18 janvier: Marcel Barbault, sculptures; 30 novembre au 11 janvier: Dessins d'Oiltski; 16 novembre au 14 décembre: Gravures de Graff.

MUSÉE McCORD, 690, Sherbrooke ouest.
Du 10 octobre 1975 à octobre 1976: Les Artisans du Québec (meubles, textiles, céramique et verre du 18^e siècle à nos jours); 12 décembre 1975 au 12 janvier 1976: James P. Cockburn, Québec et ses environs.

GALERIES DE L'UNIVERSITÉ SIR GEORGE WILLIAMS, 1455 boul. de Maisonneuve ouest.
Du 2 au 21 octobre: Galerie Weismann: Exposition des diplômés du Département des Beaux-Arts; Galerie One: Otto Dix, peintures; 23 octobre au 11 novembre: Galerie Weismann: Russell Gordon, peintures; Galerie One: William Blair Bruce, peintures; 13 novembre au 2 décembre: Galerie Weismann: Exposition d'œuvres graphiques des étudiants de l'Université York; Galerie One: Albert Dumouchel, peintures et dessins; 4 décembre au 13 janvier 1976: Galerie Weismann: Imprimés: Exposition de gravures primées organisée par la Owens Art Gallery.

GALERIE BERNARD DESROCHES, 1194, rue Sherbrooke ouest.
Du 18 au 30 septembre: Esther Wertheimer, sculptures; Octobre: Armand Tassian R.C.A., paysages; Fabio, peinture fantastique; Novembre: J. F. Koening, abstraction lyrique, huiles et collages.

GALERIE DOMINION, 1438 rue Sherbrooke ouest.
Septembre: Rodin et Arp. Du 1^{er} au 18 octobre: Riopelle, huiles récentes; du 20 octobre au 7 novembre: Roland Oudot. Novembre: Moore, 30 sculptures et lithographies; 1^{er} au 17 décembre: Lloyd Fitzgerald.

GALERIE GILLES CORBEIL, 2165, rue Crescent.
Septembre: Les Hyperréalistes espagnols (dessins); Octobre: James Guitet; Novembre: Marcellin Cardinal; Décembre: Rita Letendre.

GALERIE L'ART FRANÇAIS, 370, avenue Laurier ouest.
Novembre: Gravures de Belmer, Miró, Ernst; Novembre: Marc-Aurèle Fortin; Décembre: René Richard, pastels.

ATELIER-GALERIE LAURENT-TREMBLAY, 4809, rue Marquette.
Du 3 au 16 octobre: 7 graveurs; 17 octobre au 2 novembre: Kitle Bruneau et Alain Tremblay; 5 au 19 novembre: Sculptures orientales; 20 novembre au 2 décembre: Jacques Huet; 4 décembre à Noël: Hélène et Jacques Dufour, tapisseries.

GALERIE DU LONG-SAULT, 410, rue Sherbrooke est.
Du 15 au 29 octobre: Arthur Pépin; 29 octobre au 26 novembre: Jean Bartoci; 26 novembre: Petits formats.

LA MAISON DES ARTS DE LA SAUVEGARDE, 160, rue Notre-Dame est.
Du 11 octobre au 3 novembre: Montréal disparu, de Luc d'Iberville-Moreau; 8 novembre au 8 décembre: Gatién Moisan, peintures; Réal Lauzon, sérigraphies; 13 décembre au 12 janvier: Robert Bédard, photographies; Marie-Paulette Sauvé, tapisseries.

GALERIE MARLBOROUGH GODARD, 1490, rue Sherbrooke ouest.
Du 23 septembre au 11 octobre: Kosso; 15 octobre au 1^{er} novembre: Tonnancour, Feininger; 5 au 29 novembre: Mariette Rousseau-Vermette; gravures de Jacques Hurtubise; 3 décembre au 1^{er} janvier: Kurelek, Chadwick.

GALERIE MORENCY, 1564, rue Saint-Denis.
Du 1^{er} au 7 octobre: Hubert van de Wallie; 7 au 21 octobre: Denis Beaulieu; 21 au 28 octobre: Arthur Villeneuve; 28 octobre au 4 novembre: Antoine Prévost; 4 au 18 novembre: Dessins de Sinton Gécin; 18 novembre au 2 décembre: Gilles Labranche.

GALERIE ROBERT ROULLIER, 1370, rue Notre-Dame ouest.
Octobre: Paul Soulikias, William W. Armstrong; Novembre: gravures de M. Charbonneau, Piza, Zao Wou-Ki, Fiorini.

GALERIE SIGNAL, 4545, rue Saint-Denis.
Du 2 au 14 octobre: Graham Cantieni, de Sherbrooke; 16 au 28 octobre: Shirley Raphael; 30 octobre au 11 novembre: Suzanne Joubert; 13 au 25 novembre: Moe Reinblatt, rétrospective de gravures.

GALERIE WALTER KLINKHOFF, 1200, rue Sherbrooke ouest.
Du 7 au 18 octobre: Molly Lamb Bobak; 28 octobre au 8 novembre: Joe Plaskett; 25 novembre au 6 décembre: Lorne Bouchard.

QUÉBEC

ATELIER DE RÉALISATIONS GRAPHIQUES, 576, rue Saint-Jean.
Du 2 au 16 octobre: Bob Sanders, dessins; 16 au 30 octobre: Yves Martin, photographies; 30 octobre au 13 novembre: Marc Dugas, sérigraphies; 13 au 27 novembre: Richard Sainte-Marie, sculptures; 27 novembre au 11 décembre: Daniel Vallé, photographies.

LONGUEUIL

GALERIE GEORGES DOR, 19, rue Saint-Charles ouest.
18 septembre au 15 octobre: Gilles Derome; 9 au 26 octobre: Nicole Tremblay; 30 octobre au 16 novembre: Jovette Marchessault; 20 novembre au 7 décembre: Gilbert Thibault.

SAINT-ANTOINE-SUR-RICHELIEU

GALERIE D'ART LES DEUX B, 948, rue du Rivage.
Du 19 octobre au 3 novembre: Paul Livernois; 9 au 24 novembre: Claude Goulet; 30 novembre au 22 décembre: Charles Lemay.

SAINT-SAUVEUR-DES-MONTS

L'APOGÉE, 37, rue de l'Église.
Du 11 septembre au 8 octobre: Paul-V. Baulieu, 20 ans d'aquarelles; 9 octobre au 3 novembre: Robert Wolfe, peintures; 6 novembre au 1^{er} décembre: Louis Perrier, bijoux.

OTTAWA

GALERIE NATIONALE DU CANADA, rue Elgin.
Du 5 août au 5 octobre: Degas et le portrait à la Renaissance; 26 septembre au 2 novembre: Charles Nègre; 7 octobre au 30 novembre: Francis Bacon; 6 au 30 novembre: Edward Gordon Craig et Hamlet; 21 novembre au 13 janvier: Quelques artistes canadiennes.

GALERIE DU VIEUX MARCHÉ, 54, rue George.
Du 6 au 22 novembre: Jean Bartoci.
GALERIE WELLS, 459, Sussex Drive.
Du 1^{er} au 18 octobre: Ingeborg Mohr, peintures; Robert Cavelli, sculptures; 22 octobre au 8 novembre: Robert Ralph Carmichael, peintures; 12 au 29 novembre: Ken Tolmie, dessins.

TORONTO

ART GALLERY OF ONTARIO, Dundas West à Beverley Street.
Du 12 septembre au 12 octobre: Les peintres canadiens actuels (Canadian Canvas); 12 septembre au 26 octobre: Le Fer forgé; 20 septembre au 12 octobre: Ian Wallace, La Photographie des Concepts; 24 septembre au 9 novembre: Le Sage de la Grange; Goldwin Smith; 18 octobre au 9 novembre: Les lieux de pèlerinage, La Rédemption de la réalité physique; 25 octobre au 30 novembre: Puvion de Chavannes et la tradition moderne; 1^{er} au 27 novembre: Exposition, la photographie d'aujourd'hui.

ROYAL ONTARIO MUSEUM, 100 Queen's Park.
Du 6 octobre au 14 décembre: Les Animaux dans l'art.

KAR KALLERY, 131 Bloor ouest.
Du 1^{er} au 15 octobre: Andrew Donato, peintures; 22 octobre au 4 novembre: Pavel Horak, peintures naïves; 12 au 25 novembre: Joan H. Smith, aquarelles; 26 novembre au 9 décembre: John Bannister, peintures surréalistes; 10 au 24 décembre: A. Piotrowski, peintures et sculptures.

ROBERTS GALLERY, 641, Yonge Street.
Du 8 au 18 octobre: Bruno Bobak; 22 octobre au 1^{er} novembre: D. MacKay Houston; 5 au 15 novembre: David Partridge; 19 au 29 novembre: Will Ogilvie; 3 au 13 décembre: William Winter.

WINDSOR

THE ART GALLERY OF WINDSOR, Willistead Park.
Du 27 septembre au 22 octobre: Rétrospective Harold Town; 27 septembre au 28 décembre: Arts traditionnels du Canada français; 27 septembre au 2 novembre: Focus/Windsor; 27 septembre au 30 novembre: William Kurelek, A Prairie Boy's Summer; 27 septembre au 26 octobre: Jules Oiltski, dessins; 27 septembre à mai 1976: Éléance européenne au temps des pionniers; 12 octobre au 2 novembre: Dix artistes du Brésil; 26 octobre au 23 novembre: R. L. Bloore, 1958-1974; 4 novembre au 15 décembre: Grant MacDonald's theatrical portraits; 26 novembre au 4 janvier 1976: Homer Watson of Doon.

HALIFAX

MOUNT SAINT VINCENT UNIVERSITY.
Du 3 au 26 octobre: Tapisseries polonaises; 31 octobre au 7 décembre: Veneer, costumes; 13 décembre au 4 janvier 1976: John Greer et Michael Punch, jouets.

FREDERICTON

THE BEAVERBROOK ART GALLERY.
Du 1^{er} au 31 octobre: Les 55 stations du Tokaido; 15 décembre au 15 janvier: Le Calvaire d'Oka.

WINNIPEG

THE WINNIPEG ART GALLERY, 300, boul. Memorial.
Du 1^{er} octobre au 2 novembre: Winnipeg Sketch Club; 2 octobre au 2 novembre: Émile Walters; 14 octobre au 23

novembre: Échange entre The Grand Western Canadian Screen Shop (Winnipeg) et Graff, Centre de Conception Graphique (Montréal); 18 octobre au 30 novembre: L'Art aborigène d'Australie; 30 octobre au 11 janvier: Pleins feux sur l'histoire du verre; 13 novembre au 4 janvier: La femme et l'art; 15 novembre au 15 décembre: Tapisseries polonaises; 9 décembre au 12 février: L'École d'art fête ses 25 ans; 17 décembre au 4 février: Into the Silent Land.

REGINA

NORMAN MACKENZIE ART GALLERY, Université de Regina.
Du 26 septembre au 17 octobre: The Other Space. Du 10 octobre au 9 novembre: Collection de dessins; 31 octobre au 30 novembre: 11 artists working on the Prairies; 12 décembre au 18 janvier: 100 ans d'art indien en Saskatchewan: 1830-1930.

VANCOUVER

THE VANCOUVER ART GALLERY, 1145, rue Georgia ouest.
Jusqu'au 5 octobre: Edward Muybridge: The Stanford Years, 1872-1882. Jusqu'au 13 octobre: Norman White: Electrical Works. Jusqu'au 19 octobre: Robert Kleyn. Du 19 octobre au 1^{er} novembre: Don Corman, photographies; 24 octobre au 11 novembre: Les 50 ans de la Vancouver School of Art; 2 au 15 novembre: Michael Markham, sculptures et collages; 21 novembre au 16 décembre: Rétrospective Roy Kiyooka; 10 novembre au 7 décembre: Show of Numbers: Don Druick, Dave Rimmer, Taki Bluesinger.

WASHINGTON

NATIONAL GALLERY OF ART.
Du 7 décembre 1975 ou 21 mars 1976: La Vision européenne de l'Amérique depuis Colomb jusqu'à la fin du 19^e siècle.

NEW-YORK

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART, 82e Rue et 5e Avenue.
Du 18 septembre 1975 au 23 mars 1976: Art ancien — La Collection Norbert Schimmel. Début octobre: Armes et armoiries d'Islam. Du 2 octobre au 4 janvier: Récents acquisitions de dessins; 3 octobre: Ouverture des nouvelles galeries d'art islamique; 16 octobre: Hans Hartung; 24 octobre: Ouverture des premières galeries d'art égyptien.

THE MUSEUM OF MODERN ART, 11 ouest, 53e Rue.
Du 12 septembre au 28 octobre: Walter Pichler, dessins de projets; 29 octobre au 4 janvier: L'Architecture de l'École des Beaux-Arts de Paris.

THE SOLOMON R. GUGGENHEIM MUSEUM, 1071 Fifth Avenue.
Du 8 juin au 28 septembre: Marc Chagall; 12 septembre au 9 novembre: Jiri Kolar; 10 octobre au 7 décembre: Rétrospective Frantisék Kupka.

CHICAGO

ART INSTITUTE OF CHICAGO, Michigan Avenue at Adams Street.
Du 13 septembre au 26 octobre: Steuben, 70 ans de verrerie américaine; à partir du 11 septembre: Edvard Munch; 13 septembre au 5 octobre: Exposition des Prix de l'American Institute of Architects; 19 septembre au 16 novembre: Hiroshige, 100 gravures de paysages d'Edo; à partir du 24 septembre: Margaret Fisher; 27 septembre au 23 novembre: Paul Berger, photographie.

MINNEAPOLIS

WALKER ART CENTER, Vineland Place.
Du 14 septembre au 2 novembre: Anthony Caro, 1960-1975; 5 octobre au 16 novembre: Henri Cartier-Bresson: à propos de l'URSS. 23 novembre au 18 janvier: Nelson/Eames/Girard/Propst: The Design Process at Herman Miller.

LONDRES

TATE GALLERY.
Du 12 novembre au 28 décembre: Paul Nash.

PARIS

MUSÉE DU LOUVRE, Pavillon de Flore.
13 octobre: Le Studiolo d'Isabelle d'Este.
ORANGERIE DES TUILERIES.
Du 24 octobre au 5 janvier: Marquet.
GRAND-PALAIS.
Du 8 octobre au 21 décembre: L'Or des Scythes, trésors des musées soviétiques; 18 octobre au 5 janvier: Millet; 11 octobre au 15 décembre: Jacques Villon.
CENTRE CULTUREL CANADIEN, 5, rue de Constantine.
Du 25 septembre au 16 novembre: Yves Trudeau, sculptures; 2 octobre au 23 novembre: Tony Urquhart et Pat Martin Bates; 20 novembre au 9 janvier: Société des Artistes Professionnels du Québec; 27 novembre au 7 décembre: Livres; 11 décembre au 18 janvier: Chris Woods.

AMSTERDAM

STEDELIJK MUSEUM.
Du 13 septembre au 9 novembre: L'École d'Amsterdam; architecture, meuble, typographie, 1910-1925; 20 septembre au 2 novembre: Gombrich et Sandberg; 4 octobre au 23 novembre: Lunginbühl, sculptures; 11 octobre au 23 novembre: Martin Rous, dessins; 25 octobre au 14 décembre: Les Shakers, art appliqué; 29 novembre au 18 janvier 1976: 12 jeunes artistes hollandais.